

Valérie Mréjen

écrit sur *Les Cribleuses de blé* et *Répartition aléatoire de 20% de carrés, superposée 5 fois en pivotant au centre.*



Poète à l'œuvre #5

Le Musée d'arts de Nantes propose un parcours chronologique de ses collections du 13^e siècle à l'art contemporain, particulièrement bien représenté depuis la réouverture.

L'accrochage dans ses nouvelles salles et nouveaux bâtiments s'amuse parfois à brouiller les cartes de l'histoire dans le parcours du visiteur.

S'appuyant sur les liens que tissent les œuvres au-delà de leur contexte de création, il joue de clins d'œil, de comparaisons ou de contrastes entre les siècles, permettant un nouveau regard sur le musée.

L'idée de cette collaboration avec la Maison de la Poésie de Nantes résulte de la richesse de ce nouveau parcours. Des auteurs sont invités en résidence pour produire un texte à partir d'un duo d'œuvres d'époque différente, puis à en faire une lecture au public devant les œuvres.

Les écritures poétiques ainsi produites deviennent le révélateur d'un nouveau regard et ces auteurs des passeurs de nouvelles images à travers leurs mots.

Valérie Mréjen

Valérie Mréjen est née en 1969 à Paris. Issue d'une école d'art, elle s'intéresse dès ses débuts à différents moyens d'expression pour mieux explorer les possibilités du langage. Elle commence par éditer quelques livres d'artiste avant de tourner ses premières vidéos. Ses travaux ont fait l'objet de nombreuses expositions en France et à l'étranger, notamment au Jeu de Paume en 2008.

Elle a réalisé plusieurs courts-métrages, des documentaires (*Pork and Milk*, 2004, *Valvert*, 2008) et un long métrage de fiction, *En ville*, co-réalisé avec Bertrand Schefer et sélectionné à la quinzaine des réalisateurs à Cannes en 2011. Elle a publié *Mon grand-père*, 1999, *L'Agrume*, 2001, *Eau sauvage*, 2004, aux éditions Allia, et *Forêt noire*, 2012, *Troisième personne*, 2017 aux éditions P.O.L. En 2014 elle a mis en scène un spectacle tout public, *Trois hommes verts*, au Théâtre de Gennevilliers. Artiste associée au TNB à Rennes, elle signe en 2018 l'adaptation de *La Dame aux camélias*

mis en scène par Arthur Nauzyciel et crée avec Albin de la Simone un *Carnaval des animaux* d'après Saint-Saëns. Elle prépare un spectacle avec Mohamed El Khatib, *Gardien party*, sur et avec des agents d'accueil de musées, dont la première aura lieu au Musée cantonal des Beaux-arts Lausanne en mai. Elle est représentée par la galerie Anne-Sarah Bénichou, Paris.

En résidence à Nantes du 25 janvier au 5 février 2021, Valérie Mréjen a été invitée à écrire librement un texte à partir de deux œuvres du musée, *Les Cribleuses de blé* de Gustave Courbet et *Répartition aléatoire de 20% de carrés, superposée 5 fois en pivotant au centre* de François Morellet, qu'elle a lu le jeudi 11 février au Musée d'arts de Nantes. Pour voir la vidéo de la lecture : <http://maisondelapoesie-nantes.com/poete-a-loeuvre/>



Les Cribleuses de blé

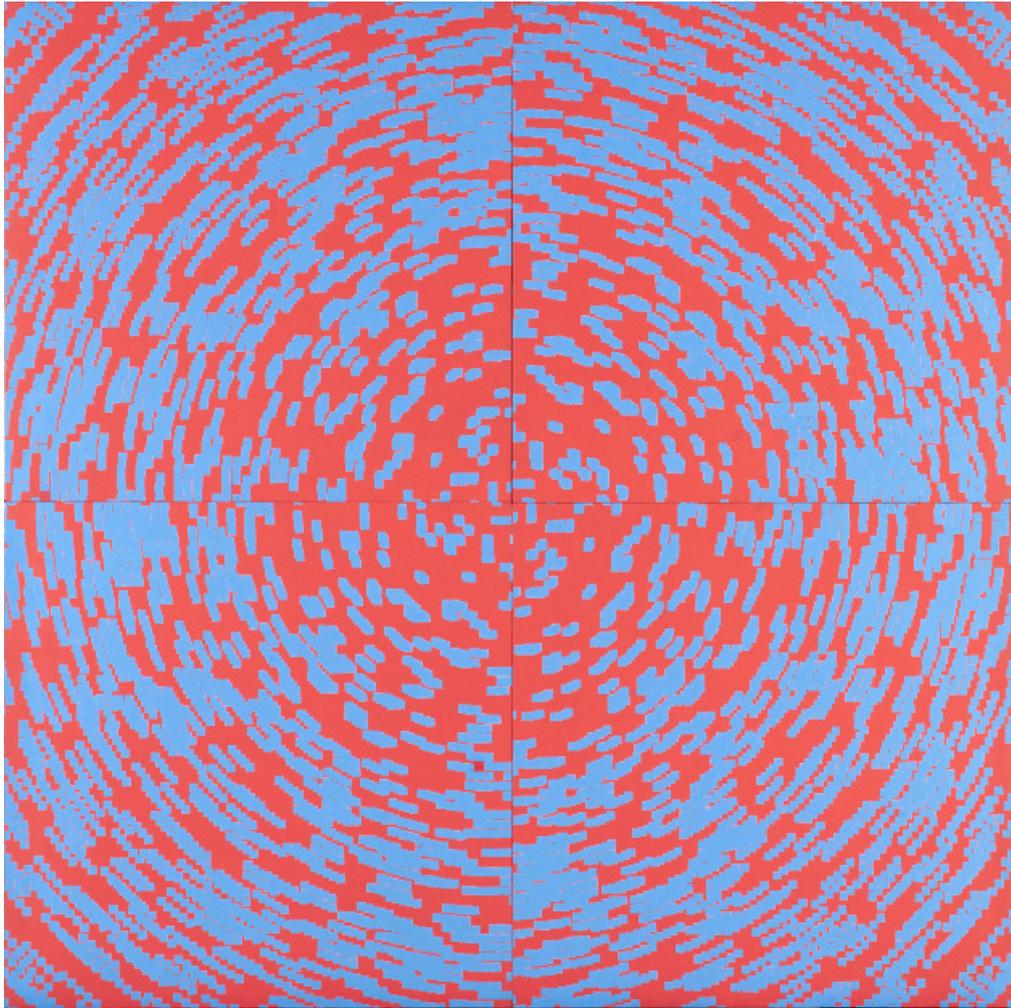
Gustave Courbet (Ornans, 1819 – La Tour de Peilz, 1877)

1854. Huile sur toile.

Parti d'Ornans pour étudier le droit à Paris, Courbet préféra étudier au Louvre et fréquenter l'atelier Suisse. En 1844, il exposa au Salon un autoportrait, mais ses peintures furent refusées par le jury. Ses amis se nomment Proudhon, Daumier, Baudelaire. Soutenu par A. Bruyas, amateur de Montpellier, il décida en 1855 de construire le pavillon du Réalisme, pour exposer les tableaux refusés à l'Exposition universelle, en particulier *L'Atelier*, manifeste du peintre. Toute son œuvre reflète une passion pour la liberté d'expression et l'engagement

politique. Ses déboires après la Commune l'obligèrent à s'exiler en Suisse, où il continua à peindre jusqu'à sa mort.

Les Cribleuses de blé met en scène les sœurs de Courbet : Zoé crible le blé, et Juliette trie le grain, tandis qu'un garçon (Désiré Binet, son fils illégitime ?) observe l'intérieur d'un tarare. Le sujet renvoie aux préoccupations réalistes de Courbet qui abroge les sujets d'histoire. Il renverse ainsi l'échelle des valeurs et révolutionne la peinture de Salon, ce qui lui vaut la gloire du scandale.



Répartition aléatoire de 20% de carrés, superposée 5 fois en pivotant au centre.

François Morellet (Cholet, 1926-2016)

1970. Peinture sur bois

Achat à l'artiste en 1976 – Musée des Beaux-Arts de Nantes – Inv. : 976.6.1.P.

Depuis 1952, François Morellet utilise avec humour des règles mathématiques et des formules géométriques pour créer des œuvres abstraites qui s'inscrivent dans le courant de l'art concret.

Jouant du hasard, l'artiste, une fois qu'il a arrêté une règle, se laisse guider, la réalisation étant la plus neutre possible, souvent confiée à un assistant.

Le titre explique d'emblée la manière dont le tableau a été exécuté. Dans cette œuvre qui témoigne de l'intérêt

de l'artiste pour l'art cinétique, l'illusion optique du mouvement est renforcée par la vivacité et le contraste des couleurs. Morellet reprend ici le contraste de rouges et de bleus qui sont les dominantes de cette période et que l'on retrouve également dans le projet de polychromie des pignons du plateau Beaubourg à Paris (réalisé en 1971, aujourd'hui disparu), première commande publique monumentale confiée à Morellet.

Courbellellet

Cet exercice commence par un choix. Par le fait de devoir faire un choix parmi la collection du musée des Beaux-arts de Nantes. Il faut élire deux œuvres, de préférence d'époques différentes.

Est-ce que les deux auront des choses à se dire, à partager, à plusieurs décennies d'écart ? Faudra-t-il, comme dans les débats télévisés, leur accorder à peu près le même temps de parole ? Il faut en tout cas essayer de trouver un lien, une histoire, un point de contact, quelque chose à se raconter soi-même.

Je commence par le plus ancien, selon un ordre logique qui s'impose à moi, une évidence chronologique. La joie de visiter pour la première fois un musée est souvent jalonnée de la découverte en live, et ces temps-ci on apprécie d'autant plus la valeur de la présence physique à sa juste mesure, de tableaux qu'on a vus en reproduction et qu'on découvre vraiment pour la première fois. C'est un peu comme croiser par hasard une célébrité en chair et en os, tout près. On s'entend rapporter des phrases qu'on a déjà entendues et qui nous semblent un peu convenues mais qu'on se retrouve à formuler aussi, comme : c'est marrant, il est beaucoup plus petit en vrai.

Ou bien, comme au cours de présentations un peu formelles, de « vous vous connaissez ? », un élan unilatéral, oui oui on se connaît, enfin moi je vous connais...

On éprouve un sentiment de familiarité et de surprise. Pouvoir regarder pour la première fois un tableau qu'on a vu en photographie dans un livre, cela n'a rien à voir.

Parmi eux, il y a *Les Cribleuses de Blé* de Gustave Courbet, une toile de 1855.

Au milieu d'une pièce aux murs clairs, une femme de dos, vêtue d'une robe ajustée rouge grenat, le cou ceint d'un petit foulard à carreaux, tient, à bout de bras, dans un mouvement presque triomphant mais tendu par l'effort, un tamis duquel tombe, en pluie, des grains de blés. A sa droite, à gauche du tableau, une femme en gris adossée à des sacs de grain, le corps relâché, comme affalée de fatigue, tient sur ses cuisses un plat en métal ou en porcelaine dans lequel elle trie manuellement quelques grains.

En haut à droite, dans un coin de la pièce qui semble appartenir à un autre espace, un enfant assis ouvre le battant vertical d'une machine en bois qui ressemble à une sorte de gros coffre, et penche la tête pour essayer de voir ce qu'il se passe à l'intérieur. On devine que sa curiosité n'est pas vraiment satisfaite.

Le sol est en partie recouvert de brun terre de Sienne, de cet or brun comestible à trier, et la lumière zénithale filtre par une grille, comme si nos personnages étaient eux-même pris dans un grand van, sorte de mise en abyme ou de jeu d'échelle pour introduire l'idée d'infini à l'évocation de ce comptage faramineux de matière, de ces tonnes de céréales par un être humain épisodiquement transformé en fourmi. On dit que les modèles qui ont posé pour cette toile seraient deux des soeurs de Courbet, Zoé, de dos, qui tient le tamis, et Juliette, la cadette, dont on voit le profil yeux mi-clos. Le petit garçon est peut-être, comme dans son tableau *L'Atelier du peintre, Allégorie Réelle déterminant une phase de sept années de ma vie artistique*, le fils naturel du peintre, Désiré. Ce qui, pour un enfant né hors mariage à cette époque, est un prénom plutôt sympathique et inattendu et qui vient contredire un peu le statut bâtard de ceux qui, comme lui, portaient le nom de leur mère.

Comme deuxième œuvre au registre contemporain, ce sera *Répartition aléatoire de 20% de carrés, superposés 5 fois en pivotant au centre* de François Morellet, de 1970, ce qui nous téléporte donc un peu plus d'un siècle plus tard.

Dans l'ordre de présentation des deux œuvres, il y a bien sûr le facteur chronologique, l'idée de s'attacher d'abord à une image figurative pour

se projeter dans un passé, dans plusieurs époques révolues, ce qu'on fait je crois immédiatement lorsqu'on entre dans un lieu comme celui-ci, mais aussi une approche qui serait celle d'un montage de film. S'il s'agissait des plans d'un film à assembler, il me semble que je commencerais, classiquement, par le large, par la vue d'ensemble d'une scène de vie paysanne, de façon à identifier le décor, l'unité de lieu, les personnages, les liens entre eux, embrasser la situation avant de resserrer sur des détails, par exemple sur un gros plan quasi abstrait où l'on verrait le dessin formé par les grains de blé tombés au sol.

Avec un peu de chance, un chef opérateur intéressé par l'art cinétique, comme l'un des trois qui se sont succédés pour faire l'image du film inachevé d'Henri-Georges Clouzot *L'Enfer*, aurait travaillé les lumières et donné à ce plan l'aspect très contrasté, géométrique et pop (un pop qui fait un peu mal aux yeux) du tableau de Morellet, en s'inspirant de ses répartitions mathématiques.

Dans ce film, dont on n'entendrait pas les dialogues, il serait question de gestes et de regards pour poser les enjeux et les rapports qui sous-tendent ce trio. On serait tout de suite intrigué par la position des bras, la posture agenouillée et volontaire, l'effort, la pantoufle ayant glissé du pied dans l'effort, et ce visage tourné vers le sol, dont on n'entrevoit pas même le profil, tout entier absorbé, littéralement happé par le travail, une tâche qui justement produit une tache, une sorte de peinture abstraite. La femme fabrique une image, avec un outil à la fois précis et aléatoire, dans un geste qu'on pourrait qualifier d'artístico-artisanal. On dit aussi que ces trois personnages symbolisent à leur manière les trois âges du criblage de blé : à gauche l'ancienne méthode manuelle, d'une lenteur considérable, minutieuse, laborieuse, triage à l'unité dont on ne voit jamais le bout, qui peut vite mener au découragement si l'on en croit l'attitude lasse de la jeune fille, ses yeux déjà fermés, son relâchement dans un demi-sommeil, la cruelle disproportion entre le geste qui saisit un grain entre pouce et index et la masse qui reste à traiter, sans compter les trois sacs sur lesquels elle s'appuie, dont la bourre généreuse représente autant d'heures qu'elle ne passera pas à dormir appuyée sur un traversin.

Au centre, l'avancée technique qui permet, à l'aide d'un outil ingénieux, de gagner du temps tout en s'activant et de voir le résultat s'étaler sous ses yeux, gratification appréciable.

À droite enfin, la mécanisation et son aspect inévitablement moderne, une grande machine dans le ventre de laquelle il se passe bien des choses mais qu'on ne peut voir une fois la porte refermée, un tuyau qui avale des kilos de grains comme une oie gavée pour son foie, et qui les ressort de l'autre côté comme après un tour de passe-passe. L'enfant cherche sûrement à essayer comprendre comment c'est possible ou à saisir le truc. Ou peut-être espère-t-il trouver une surprise, un cadeau emballé, un petit pain tout cuit, un chausson fourré voire une galette dorée.

Autour il y a tous ces récipients ronds, les bols, l'assiette, l'écuelle, les sacs ventrus comme des piliers, le chat enroulé sur lui-même, qui font comme des planètes dans ce système solaire d'intérieur. Système au-dessus duquel il y a encore plus grand et lumineux, puisque le vrai astre du jour diffuse ses rayons à travers une grille comme un écho lointain, une projection en plus grand de ce tamis de filtrage : la fenêtre est une lentille qui laisse passer de la lumière du jour pour éclairer ce théâtre rural où se joue en privé l'histoire recommencée de la récolte et de la pluie, la position de remercier le ciel et de brandir son bien sorti de terre comme une victoire, la récolte durement gagnée qu'elle répand sur un drap.

Une image s'invite sans prévenir, assez lointaine mais qui se présente comme une parente, celle des gangsters dans les films noirs, qui, tellement heureux d'avoir réussi leur coup, jettent les grosses coupures autour et au dessus d'eux, en l'air, partout, pour faire beaucoup beaucoup de volume, jouer à l'argent comme s'il en pleuvait, prendre une douche de bifetons.

Dans ce tapis de céréales, il y a l'aléatoire de la disposition que cela dessine sur le sol.

La réparation totalement éphémère a été fixée par le peintre. Le résultat aurait sans doute été différent en essayant de les superposer 5 fois par une rotation au centre, mais les grains de blés roulant sur eux mêmes, ça n'aurait sans doute pas changé grand chose.

Il y a des chances pour que la jeune femme en gris sur la gauche ait des fourmis dans les jambes et voie trouble à la fin de la journée. Ou finisse par faire le contraire de ce qu'il faut et inverse ses gestes ; comme lorsqu'on met le cosses des petits pois dans le saladier pour les petits pois et les petits pois dans le tas des cosses à jeter, à force d'automatisme. Les deux jeunes femmes ont-elles décidé de se relayer et d'alterner régulièrement afin de limiter la lassitude dans une tâche qui reste répétitive ? Dans ce cas, il est probable que leur préférence commune aille au filtre cerclé, et que Juliette, qui commence à en avoir assez, le montre clairement, et même avec ostentation pour signifier à Zoé qu'il est temps d'inverser car elle va bientôt s'évanouir. Mais Zoé, toute à son criblage, tient fermement sa position en essayant toutefois de cacher un rictus crispé qu'elle ne peut réprimer, qu'elle préfère absorber dans sa poitrine. Elle maintient son élan : elle peut tenir encore.

Chacun regarde dans une direction différente. Un regard intérieur et lointain, regard d'introspection rêveur qui a décroché et ne fixe rien en particulier, surtout pas un grain de blé. Regard qu'on ne voit pas car il est planté vers le bas, dans l'ombre, pris par la chute de cette pluie nourricière, et un troisième regard, curieux, celui de l'enfant, qui cherche à distinguer quelque chose dans le noir, dans un trou noir, et qui attend déjà forcément trop de cette investigation sans espoir. Ne cherche pas à en savoir plus. Tu t'appelles Désiré, ce n'est déjà pas mal. Ce n'est pas pour rien qu'on dit ça : il fait noir comme dans un four ici. Et derrière ce rideau il n'y a rien d'intéressant. Arrête de tourner autour des tableaux de papa.

Dans le musée, on peut regarder longtemps chaque tableau, et on voudrait le faire, si cela ne faisait pas de plus en plus bizarre, parole de gardiens, de s'arrêter et de rester comme cela en contemplation. Devant *Les Cribleuses de blé*, qui est accroché assez en hauteur dans sa salle, le regard peut circuler sans fin, revenir aux détails, à une couleur, refaire le lien entre les parties et l'ensemble, tourner et tourner encore.

Bien sûr, l'art cinétique se regarde un peu différemment. Il plaisante quelquefois avec notre rétine, surtout lorsque, comme là, deux couleurs vives comme le bleu vif et le rouge vif sont associées. Il est probable qu'une station prolongée devant ce tableau plonge dans un état proche de l'hypnose, ou fasse voir, au bout de quelques minutes seulement, le reste du monde bleu avec des carrés rouges qui bougent.

Minimalisme oui, mais avec une certaine malice et un gout prononcé pour les jeux de mots. Morellet avait un esprit facétieux qui contredit ce qu'on pourrait penser au premier regard. Les carrés, la répétition, les traits, les lignes, les points, cela peut passer pour austère ou sacrément sérieux. Mais les titres des œuvres contredisent cette impression : *Géométrie dans les spasmes*, *Débandade* (pour évoquer le geste d'enlever des bandes d'adhésif sur une toile), *Lamentable*, etc.

On pourrait s'amuser, en regardant son tableau, à trouver des titres possibles.

Par exemple, pour rester dans l'esprit très factuel lié au processus, Etat des lieux dans l'unité centrale de l'ordinateur Hal au moment de son agonie programmée.

Ou :

Premier essai couleur d'une caméra 5 (imaginons que c'était entre le super 8 et le HI8) avec un objectif 20mm, en tournant légèrement la bague dans le sens des aiguilles d'une montre.

Ou encore :

Stupeur de jeunes recrues enrôlés dans la récolte des tomates avec des cardinaux apoplectiques (effet d'aurore boréale).

Tentative de décomposition et d'analyse statistique de la couleur violette à l'aide d'un modèle prototype de pixelloscope.

Le cauchemar d'un joueur de foot, noté par lui au saut du lit : le match va démarrer, je suis dans l'équipe des bleus. Nous descendons du car et l'entraîneur nous fait entrer dans le stade, le terrain est carré et

l'herbe est rouge, nous sommes beaucoup trop nombreux, placés n'importe comment par rapport à un match normal, et il n'y a ni ballon, ni buts, ni équipe adverse. Nous restons à notre place, incapables de bouger, cramponnés au terrain. Dans les gradins j'entends les supporters hurler tête au carré et carton rouge mais je comprends que je ne suis pas plus gros qu'un morceau de scotch et que mes camarades et moi sommes tous prisonniers. Je crois identifier un gardien mais je comprends que ce n'est pas un gardien de buts. C'est un gardien de musée.

La machine à étiqueter s'est emballée et je n'ai pas pu l'arrêter. Ça s'est passé au coucher de soleil. C'est tout ce que je sais.

Cellules sanguines d'un jeune aristocrate observées au microscope. Grossissement x1000.

Myrtilles OGM variété kubik entièrement cueillies à la machine (site sous surveillance de caméras infra rouge).

Descente aux flambeaux d'apéricubes parfum roquefort sur une piste difficile.

Essai infructueux de perforation recto-verso pour orgue de Barbarie avec *l'Internationale* d'un côté et *Le Beau Danube bleu* de l'autre.

Proposition de puzzle de 2 000 pièces réservé aux membres actifs du club de l'Adversité.

Étude de scintillement dans une piscine carrelée de pâtes de verre écarlates entre chien et loup.

Queer QR code.

Exemple à ne pas suivre de groupe ne présentant aucune parité ni diversité.

Petit bleu cherche petit jaune dans la foule.

Réponse chromatique à la question « et la cuisson ? ».

Le petit bleu de la côte ouest, vingt ans après.

Space Invador à fabriquer soi-même, boîte contenant des gommettes autocollantes fournies avec support.

Bleu sur rouge, rien ne bouge.

Pas de printemps pour Rosebud.

Bientôt, la suite de votre programme télévisé.

SOS dépannage télé, numéro vert appel gratuit.

Ses principes naturels actifs capturent les bactéries et libèrent les enzymes.

Un rideau de théâtre baissé sur fond de circulation active du virus.

Big Bang ou l'origine du monde.

Bientôt, la suite de votre programme.

Bientôt, j'espère, la suite de nos programmes après cette longue, très longue interruption.

Poète à l'œuvre

L'équipe de publication

Musée d'arts

Directrice : Sophie Lévy

Programmatrice : Claire Dugast

Conservateur du musée associé

au projet : Jean-Rémi Touzet

Responsable du service des publics :

Alice Dinechin

Maison de la Poésie de Nantes

Directrice : Magali Brazil

Communication & médiation : Yoann Durand

Administration : Annaïck Berret

Maquette & mise en page :

Jean Depagne / Anima productions

Crédits photos :

François Morellet, *Répartition aléatoire de 20 % de carrés, superposée 5 fois en pivotant au centre, 1970* © Adagp, Paris 2021

Gustave Courbet, *Les Cribleuses de blé*

Domaine public © Musée d'arts de Nantes

Photographie : C. Clos

Musée d'arts de Nantes

10, rue Georges Clemenceau,

44000 Nantes

T. 02 51 17 45 00

museedartsdenantes.fr

Le Musée d'arts de Nantes est un établissement métropolitain à caractère culturel

Maison de la Poésie de Nantes

2, rue des Carmes,

44 000 Nantes

T. 02 40 69 22 32

maisondelapoesie-nantes.com

La Maison de la Poésie de Nantes

est une association loi 1901 soutenue par

la Ville de Nantes, la Région des Pays de

la Loire, le Département de Loire-Atlantique

et la DRAC des Pays de la Loire.

« Est-ce que les deux auront des choses à se dire, à partager, à plusieurs décennies d'écart ? Faudra-t-il, comme dans les débats télévisés, leur accorder à peu près le même temps de parole ? Il faut en tout cas essayer de trouver un lien, une histoire, un point de contact, quelque chose à se raconter soi-même. »

Valérie Mréjen